

REVUE DES REVUES

ARVID GROTENFELT, *Ueber Wertschätzung in der Geschichtsbehandlung*

(*Archiv für systematische Philosophie* ; Band VIII, Heft 1, 1902).

L'histoire a beau s'efforcer de rester objective et impartiale, elle n'en est pas moins condamnée à une certaine appréciation des événements. Il est impossible de tout raconter ; l'historien doit faire un choix dans la masse énorme des faits qu'il enregistre, c'est-à-dire qu'il doit mettre en lumière ce qui est essentiel en laissant de côté ce qui est insignifiant. D'autre part, il est évident que cette appréciation présente de très grands dangers. L'historien ne peut évaluer l'importance des faits que d'après ses idées et ses convictions personnelles : il introduit par là dans ses recherches un élément subjectif. Où trouvera-t-il donc les critères objectifs qui garantissent l'impartialité de son exposition ?

Au point de vue philosophique, il n'y aurait qu'un moyen satisfaisant de résoudre ce problème ; il faudrait avant tout poser un principe suprême : la fin absolue de l'univers, auquel on rapporterait ensuite tous les événements particuliers. Mais M. Arvid Grotenfelt repousse ce procédé systématique pour plusieurs raisons auxquelles on ne saurait rien objecter. Il est impossible d'établir scientifiquement la fin suprême de l'univers, et d'ailleurs l'historien doit éviter d'asservir son jugement à des théories philosophiques, toujours trop étroites pour embrasser toute la réalité complexe et colorée. C'est ce sentiment de l'inanité et de l'insuffisance des formules en face de la vie, qui a inspiré à certains historiens une méfiance insurmontable contre la philosophie de l'histoire ou la théorie du progrès universel.

Mais l'histoire ne saurait-elle se passer de critère objectif ? Ne pourrait-on pas raconter simplement les événements en s'abstenant de les apprécier ? C'est ce qu'ont cru faire quelques-uns des maîtres de la science historique et en particulier Ranke, l'historien objectif par excellence. Dès 1824, dans la préface de son premier ouvrage sur *l'Histoire des peuples latins et germaniques*, Ranke s'exprimait ainsi : « On a attribué à l'histoire la fonction de juger le passé, d'éclairer les contemporains pour le bien de l'avenir ; le présent ouvrage n'a pas de si hautes prétentions ; il veut simplement montrer comment les choses se sont passées dans la réalité. » Telle est la méthode que Ranke appliqua toujours dans ses nombreux travaux historiques. Mais son objectivité n'est pas une simple

reproduction photographique de la réalité ; il échappe au danger d'une appréciation étroite et partielle non par la *neutralité*, mais par l'*universalité* de sa sympathie.

Peut-on dire toutefois que Ranke réussit à effacer complètement sa personnalité, à étouffer son moi (*sein Selbst auszulöschen*) ? Qu'on prenne ses Conférences de Berchtesgaden, et on verra que les jugements historiques n'y manquent pas et que, par exemple, il ne craint pas d'opposer la civilisation toujours en progrès du monde occidental à la barbarie et à l'immobilité de l'Orient. D'ailleurs la découverte des idées directrices d'une époque (*leitende Ideen*) auxquelles il attribue un rôle prépondérant suppose, si on y regarde de près, une certaine philosophie, une certaine conception de la nature de l'homme et de ses fins. Si inconsciente que soit cette philosophie chez Ranke, elle n'en est pas moins apparente ; si instinctif que soit son choix, il n'en est pas moins influencé par sa conception personnelle et relative de la civilisation.

La plupart des historiens n'ont pas eu les scrupules ou les timidités de Ranke : certains se placent pour juger les événements à un point de vue tout à fait étroit, comme l'avantage d'un parti politique, les succès d'un État particulier, etc... Treitschke se demande, pour apprécier les événements et les hommes, dans quelle mesure ils ont contribué à l'unité de l'Allemagne sous l'hégémonie prussienne. Mommsen décrit l'histoire romaine avec les sentiments d'un Romain engagé dans les luttes politiques du temps, qui fait une opposition violente à la plupart des partis et finalement trouve en César son idéal.

Certains historiens, plus soucieux d'impartialité, croient devoir tenir compte des événements dans la mesure où ils ont influé sur le développement de la civilisation européenne. Mieux vaudrait prendre pour mesure la civilisation humaine en général ; mais cet idéal est encore inaccessible.

Nous aurions un principe de choix purement empirique et par conséquent objectif s'il était possible de séparer au point de vue *quantitatif* l'essentiel de l'accessoire ; les faits les plus importants seraient ceux qui ont eu les conséquences les plus nombreuses, les plus vastes, les plus durables. Schiller avait déjà exprimé cette pensée dans son discours sur l'Histoire universelle : « Dans la grande masse des événements, l'histoire universelle retient ceux qui ont eu une influence essentielle, incontestable, sur l'état présent du monde. » Mais il n'est guère possible de raconter tout ce qui a exercé une action sur l'état actuel de l'humanité, et surtout les faits d'ordre psychologique ne sauraient être mesurés à l'aune ou au dynamomètre.

Il faut donc renoncer à ce point de vue et reconnaître que les idées générales propres à chaque historien se retrouvent fatalement dans ses travaux scientifiques. Tout ce que nous pouvons demander à un historien, c'est d'élargir autant que possible son point de vue et de mettre en lumière les faits qui sont unanimement reconnus comme importants.

Peut-être les conclusions auxquelles aboutit M. Arvid Grotenfelt après cet examen critique sont-elles un peu flottantes. Mais il est facile de

s'apercevoir que Ranke réalise son idéal de l'historien intelligent et impartial. L'historien est obligé, quoi qu'il fasse, de faire intervenir sa personnalité dans son récit ; ses jugements lui sont la plupart du temps dictés par les sentiments de l'époque où il vit ou de celle qu'il étudie. Le mieux qu'il puisse faire est de s'abandonner à son instinct en le contrôlant par les opinions généralement admises. M. Grotenfelt a confiance que cet instinct s'affine et se redresse au contact perpétuel des réalités historiques.

Tels sont les points principaux de cette dissertation très sage, très pondérée, qui éclaire un problème intéressant de méthodologie : ce n'est ni la clarté, ni l'ingéniosité critique qui lui font défaut ; on souhaiterait seulement par endroits, à l'argumentation, un peu plus de vigueur et d'accent.

L. RÉAU.
